

**Le sujet selon Deleuze, entre « moi dissous » et « je fêlé »  
fibré de Fitzgerald et fibré de Beckett  
par Jean-Claude Dumoncel**

Comment faire descendre la philosophie dans la rue ? C'est chez Deleuze le problème de la pop'philosophie. Quand il s'agit de psychologie (la *philosophy of mind* outre Manche), la réponse doit être directe, immédiate comme le Cogito. Car quand nous descendons dans la rue, nous croisons de multiples visages qui sont comme autant d'énigmes mobiles. Si pour chacun de nous le Connais-toi toi-même socratique est un impératif, la psychologie est multipliée par le nombre des personnes. Mais, en deçà de cette psychologie purement individuelle, vouée à la singularité des sujets (tâche de la psychanalyse ou de la schizo-analyse), il est un autre type d'enquête qui, sans prétendre plonger dans la complexité infinie de l'individu, peut pourtant donner à la psychologie la forme la plus concrète et la plus vivante dont elle soit capable. Il s'agit de la définition des types psychologiques, autrement dit des différentes physionomies que peuvent présenter les âmes. L'exemple le plus simple et le plus connu en est sans doute la distinction entre les caractères extravertis et introvertis. Cependant une telle division ne relève évidemment que l'un des aspects de la personnalité. Ce qui nous conduit à nous demander s'il ne serait pas possible de découvrir une division plus profonde, permettant de déceler un trait tel que d'après lui la totalité du comportement pourrait se déchiffrer comme une partition d'après sa clef. C'est une telle typologie que nous trouvons esquissée chez Deleuze dans *Différence et Répétition* (PUF, 1968) et que nous nous proposons d'exposer systématiquement ici.

Sous la forme directe que nous avons demandée, la typologie psychologique due à Deleuze peut se résumer dans la proposition suivante : lorsque nous descendons dans la rue, toutes les personnes que nous croisons sont, ou bien des Je fêlés, ou bien des Moi dissous. Autrement dit, pour présenter les choses du point de vue de la « raison pratique » : le sujet d'aujourd'hui (sujet moderne ou post-moderne) n'a le choix qu'entre le rôle du moi dissous et celui du je fêlé. Ceci dit en laissant soupçonner que si c'est le dilemme des modernes, c'est parce que le sujet n'a jamais eu d'autre choix (la modernité sert seulement de révélateur, comme un moment où on retourne les cartes). Quand nous sommes parvenus à ce point, il est naturel de nous demander s'il ne fallait pas plutôt dire : « Nous sommes tous des Je fêlés ou/et des Moi dissous. » En réponse, il faut stipuler que la raison de la dramatisation spatiale par la rue et de la dramatisation temporelle par la modernité provisoire est double. D'une part, être un Je fêlé ou un moi dissous est quelque chose qui, dans beaucoup de cas au moins, se voit au visage. D'autre part, il est probable que le diagnostic de Je fêlé ou de Moi dissous est plus facile à faire sur les autres que sur soi. La rue, la rue moderne, est donc le laboratoire de la psychologie générale d'ordre typologique. Par ailleurs, le lecteur aura deviné que la division deleuzienne du Sujet ne doit pas se prendre, Dieu merci, pour une dichotomie à l'emporte-pièce mais, plus diplomatiquement, comme une bipolarisation de la vie psychologique, laissant place entre ses deux extrêmes à tout un éventail de degrés possibles, jusqu'aux nuances les plus subtiles. Un je est toujours plus ou moins fêlé, un moi est toujours plus ou moins dissous. Dans cette double possibilité, chacun de nous peut trouver son bonheur.

Ces mises au point une fois faites, nous ne pouvons plus différer davantage notre double question : qu'est ce qu'un Moi dissous et qu'est ce qu'un Je fêlé ?

Avant d'en arriver à de véritables définitions, nous pouvons nous donner déjà une première idée de nos deux types psychologiques dans des exemples, sous la forme concrète de ce que Deleuze appelle des « personnages conceptuels ». Car nos deux types s'illustrent dans des noms propres notoires ou des silhouettes identifiables qui vont nous permettre de faire connaissance avec eux sous une forme personnifiée. Le je fêlé, c'est par exemple Empédocle se jetant dans l'Etna, ou encore Didon construisant Carthage (et représentée dans cette action par Turner), sans parler de celui qui dit « Je » dans La fêlure de Fitzgerald ; le moi dissous, c'est un personnage de Samuel Beckett, « Murphy, Molloy, Malone, Watt... etc. », « "Mahood et consorts", Mahood et compagnie », l'Épuisé dans son rapport essentiel avec le Fatigué insomniaque 5.

Entre le Moi dissous et le Je fêlé, d'ailleurs, comme un centre de symétrie ponctuel et un moyen terme nous permettant d'aller et venir de l'un à l'autre, nous trouvons le sujet sartrien anonyme, pur « pour soi », sujet tout en projets 6, désignable par conséquent comme sujet-Projet.

Puisque, au pays du Discours de la Méthode, on aime la « méthodologie », et puisque les notions de moi dissous et de je fêlé relèvent évidemment d'une psychopathologie, voyons comment Deleuze définit en 1988 la méthode que condensera en 1993 le titre *Critique et Clinique* : « J'aurais rêvé d'un ensemble d'études sous le titre général "Critique et clinique". Ca [ça] n'aurait pas voulu dire que les grands auteurs, les grands artistes sont des malades même sublimes, ni qu'on cherche en eux la marque d'une névrose ou d'une psychose comme un secret dans leur œuvre, le chiffre de leur œuvre. Ce ne sont pas des malades, c'est tout le contraire, ce sont des médecins, assez spéciaux. Pourquoi Masoch donne-t-il son nom à une perversion aussi vieille que le monde ? Non parce qu'il en « souffre », mais parce qu'il en renouvelle les symptômes, il en dresse un tableau original en faisant du contrat le signe principal, et aussi en liant les conduites masochistes à la situation des minorités ethniques et au rôle des femmes dans ces minorités : le masochisme devient un acte de résistance, inséparable d'un humour des minorités. Masoch est un grand symptomatologiste. Chez Proust, ce n'est pas la mémoire qui est explorée, ce sont toutes les espèces de signes, dont il faut découvrir la nature d'après les milieux, le mode d'émission, la matière, le régime. La Recherche est une sémiologie générale, une symptomatologie des mondes. L'œuvre de Kafka est le diagnostic de toutes les puissances diaboliques qui nous attendent. Nietzsche le disait, l'artiste ou le philosophe sont médecins de la civilisation. »

Nous suivons ici les symptomatologies psychologiques de Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) et Samuel Beckett (1906-1989). Mais avec le Murphy de Beckett ou le Gatsby de Fitzgerald, nous n'avons encore que des personnages, il nous manque les enjeux et la scène. Car la fêlure de Fitzgerald, avant d'être une fêlure de l'ego, est d'abord une fêlure des valeurs. Et cette fêlure axiologique elle-même serait inconcevable sans son assise ontologique. Sur ce registre, si ce n'est pas à la lettre le Moi, le Monde et Dieu qui interviennent comme dans la célèbre déclaration de Spinoza, c'est le Moi, le Grand Cañon et Dieu. C'est seulement quand ce triangle ontologique est disposé, quand la fêlure a pris les dimensions du Grand Cañon, que le moi peut dire à son interlocutrice : « Le petit chou a bien avalé son Spinoza ? » Mais alors, nous devons nous rendre à l'évidence : lorsque l'Être s'adjoint aux valeurs (le Vrai, le Bien et le Beau), c'est la constellation entière des Transcendants qui est en lice. Et comme Whitehead, Fitzgerald se situe quelque part entre Wordsworth et Shelley.

Une fois que nous avons tout cela présent à l'esprit, le problème est maintenant de déterminer les concepts dignes de décrire ce qui en fait la signification.

Comme on pouvait s'en douter, cette tâche va mobiliser toutes les ressources de la psychologie la plus sûre dans la totalité de son développement, depuis Aristote en passant par Descartes et Spinoza jusqu'à Bergson, William James et Freud.